

Contribution à l'étude du problème de la souffrance

Autor(en): **Grandjean, S.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **40 (1907)**

Heft 6

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379824>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE DU PROBLÈME DE LA SOUFFRANCE

PAR

S. GRANDJEAN

pasteur.

La souffrance est un phénomène universel. La plante souffre : sous l'action de certaines circonstances extérieures et de conditions défavorables, on la voit dépérir lentement et mourir. L'animal, lui aussi, souffre : il souffre de tout ce qui nous fait souffrir nous-mêmes : de la faim, de la soif, du froid, de la trop grande chaleur, de la maladie qui s'attaque à son organisme ; souffrance d'autant plus poignante qu'elle ne peut s'exprimer ni recevoir aucune consolation. L'homme, enfin, souffre, et plus encore que l'animal, parce que, à la douleur qui l'atteint dans son organisme corporel, vient s'ajouter souvent une autre souffrance, bien pire, bien plus profonde : celle qui accable son âme, la souffrance du regret, du repentir, de l'inquiétude, de la désillusion, de l'abandon, du deuil. La plante souffre sans s'en rendre compte ; l'animal, au contraire, a conscience de sa souffrance, mais il a la faculté de l'oublier promptement ; lorsqu'elle est passée, il n'en subsiste plus en lui qu'un vague souvenir bientôt effacé. Quant à l'homme, il souffre et il se souvient ; il se souvient longtemps, il se souvient toujours, de sorte que sa souffrance présente s'aggrave du souvenir amer de sa souffrance passée, comme aussi de l'appréhension de celle qu'il sait lui être encore réservée dans l'avenir. Plus on s'élève dans l'échelle des

êtres vivants, plus on se trouve en présence de souffrances nombreuses et intenses : souffrances du corps, souffrances de l'âme et du cœur.

Et, parmi les hommes, aucune exception à cette loi commune. Tous souffrent : les rois comme les derniers de leurs sujets ; les milliardaires comme les plus pauvres ; les grands savants, les princes de la science comme les ignorants et les illettrés. Tous les hommes sont égaux devant la souffrance comme devant la mort !

Une première question se pose tout naturellement à nous à la vue de cet état général de souffrance dans lequel se trouvent tous les êtres vivants ici-bas : comment envisager et comment expliquer ce phénomène universel ? La souffrance est-elle un mal, comme beaucoup le pensent, quelque chose de contraire aux lois de la nature, un accident, une anomalie dans la vie de la créature terrestre ? Ou doit-elle être considérée plutôt comme un phénomène naturel, normal, inévitable, inhérent à l'existence même et à la constitution physique de tout être vivant ? Cette première question pose le problème d'une manière tout à fait générale et *théorique*. De la réponse qui lui sera donnée dépendra celle d'une seconde question qui, elle, a un intérêt avant tout *pratique* et que nous formulons ainsi : quelle attitude devons-nous avoir, en notre qualité d'hommes et de chrétiens, en présence de notre propre souffrance et de la souffrance d'autrui ? Comment en supporterons-nous l'aiguillon ? Comment en affronterons-nous le spectacle ? Et, le cas échéant, quel profit pourrons-nous retirer des leçons qu'elle nous aura données ?

I. Le problème.

Le problème de la souffrance n'est pas, à proprement parler, un problème *religieux*. Ce serait, pensons-nous, commettre une grave erreur que de l'envisager et de prétendre le résoudre comme tel.

La religion, a-t-on dit, consiste dans une union intime de l'âme humaine avec Dieu, de la créature avec le Créateur ;

elle est, comme telle, une source intarissable de bonheur et de paix. Or c'est la rupture de ces relations par le péché de l'homme qui a introduit dans le monde la souffrance sous toutes ses formes. Celle-ci est une conséquence directe du péché ; elle en découle ; elle en est, avec la mort, le juste salaire. Elle a été, dès la première faute de l'homme ici-bas, et elle est encore dans la main de Dieu un instrument pour la punition des pécheurs.

Voilà une solution bien simple, semble-t-il, et qui se présente à première vue comme tout à fait satisfaisante. On pourrait croire qu'après cela il n'y eût plus rien à ajouter et qu'on eût vraiment tout expliqué. Un instant de réflexion cependant suffit à faire naître dans nos âmes de graves objections à cette interprétation religieuse du problème et à nous montrer que si elle contient, sans doute, une certaine part de vérité, elle est pourtant totalement insuffisante. Le péché du premier homme ne peut expliquer, encore moins justifier, la souffrance de ses descendants, la souffrance du petit enfant, la souffrance de l'animal et de la plante. Si certaines souffrances sont la conséquence évidente de certains péchés, il n'est pas juste ni raisonnable de vouloir absolument trouver dans le péché la cause de toute souffrance.

Le problème de la souffrance n'est pas non plus un problème d'ordre *moral* ; on l'a souvent à tort, pensons-nous, envisagé comme tel.

La source de tout véritable bonheur ne se trouve, a-t-on dit, que dans une obéissance absolue à la loi du devoir, dans une soumission entière aux impulsions, aux directions de la conscience. La souffrance a toujours pour cause une violation de cette loi, une révolte de la volonté contre l'impératif catégorique de la conscience. Elle en est toujours la conséquence directe et nécessaire.

Ceci encore est, dans un certain sens, profondément vrai. Cependant ce serait une grave erreur de croire qu'il suffise d'avoir posé ce principe pour avoir résolu le problème. Loin de là ; la question est beaucoup plus complexe et d'une tout autre nature. Ce ne sont pas toujours ceux qui font le mal

qui souffrent le plus, ceux qui se moquent du devoir, font taire leur conscience et ne reconnaissent d'autre loi que leur intérêt ou leur caprice. Au contraire, nous sommes témoins bien souvent de souffrances terribles frappant, dans leur corps et dans leur âme, les hommes les plus attachés au bien et les plus fidèles à l'accomplir. Le problème angoissant de la souffrance du juste qui, dès les temps les plus reculés, s'est posé à la conscience humaine nous paraît constituer un argument des plus sérieux contre l'interprétation morale du problème de la souffrance. Celui-ci, trop fréquemment, a été confondu avec le problème du mal dont il doit être plutôt distingué avec soin, étant donné le caractère absolument différent des questions posées par l'un et l'autre. Le premier appartient au domaine de la philosophie universelle ; le second est, par sa nature même, du domaine de la morale et de la religion.

La souffrance est un phénomène psychologique qui affecte l'être vivant en dehors de toute influence religieuse, de toute action morale quelconque. Le problème de la souffrance, l'explication de son origine, de ses causes, de ses effets, l'examen de ses différentes manifestations et de ses différentes formes appartient donc à la *psychologie* et non à la religion. Il nous importait de poser ce principe dès le début de ce travail, afin d'éviter tout malentendu dans la suite.

Est-ce à dire que nous ne devons tenir aucun compte des solutions religieuses et morales données, au cours des siècles, au problème de la souffrance ; que nous devons laisser de côté, sans y attacher aucune importance, les essais de réponses que nous offrent les livres sacrés des différentes religions antiques ou encore les documents religieux juifs et chrétiens, l'Ancien et le Nouveau Testament ? Non, certes. Il ne nous est pas indifférent de savoir ce qu'ont pensé de la souffrance les sages et les prophètes de l'ancienne alliance, Jésus et ses apôtres. Leur opinion aura, au contraire, pour nous une très grande valeur, sans que pour cela nous nous croyions obligé de l'accepter. Les documents bibliques, ceux de la nouvelle alliance surtout, ont à nos yeux une

grande autorité dans le domaine proprement religieux, c'est-à-dire en tout ce qui concerne la connaissance et la révélation de Dieu, l'œuvre du salut de l'humanité préparée au sein du peuple juif et accomplie par Jésus-Christ. Mais le problème de la souffrance n'appartient pas, nous l'avons dit, au domaine de la foi religieuse. Nous pouvons donc garder, sur ce point, toute notre liberté d'appréciation.

II. Quelques solutions du problème.

La question du pourquoi de la souffrance s'est posée à la conscience de nombreux fondateurs de religions et philosophes antiques. Les réponses qu'ils lui ont données sont très diverses, souvent même absolument contradictoires.

L'une des plus anciennes, l'une des plus répandues aussi dans l'antiquité consiste à attribuer la souffrance, avec le mal lui-même, à l'action d'un principe mauvais, d'un être et en quelque sorte d'un dieu malfaisant, coexistant à côté du Dieu bon et lui disputant le gouvernement du monde. Ce dualisme religieux et moral a trouvé son expression, par exemple, dans les doctrines exposées par le *Zend-Avestâ*, le livre sacré des Parses, attribué généralement au plus célèbre des mages antiques : Zoroastre.

Il y a, dit le *Zend-Avestâ*, un premier être duquel tout ce qui existe tire son origine. Cet être primordial, c'est le Temps sans bornes qui, par émanation de sa propre substance, donne naissance à deux principes contraires et hostiles, l'un bon : Ormuzd ; l'autre néfaste et malfaisant : Ahriman. Les hommes sont bons par nature et destinés à vivre heureux. Mais, jaloux de leur félicité, Ahriman cherche à les porter au mal et à les rendre ainsi malheureux. De là une lutte perpétuelle entre Ormuzd et Ahriman, entre les bons et les mauvais génies nés de l'un et de l'autre. De là aussi le mélange des biens et des maux qui existe sur la terre. Cependant c'est Ormuzd qui finira par l'emporter définitivement. Ahriman cessera lui-même d'être mauvais et sera admis, avec tous les hommes égarés par lui et ramenés au bien, à partager la félicité des justes.

On voit d'emblée l'analogie qui existe entre ce système religieux et les principes fondamentaux de la morale juive exposés dans l'Ancien Testament, soit que l'auteur du Zend-Avestâ ait connu le récit de Genèse III, soit que, ce qui est plus probable, les deux systèmes reposent sur des traditions religieuses communes. Dans la religion juive aussi, il y a dualisme entre le Dieu bon et saint et le Serpent ou, plus tard, Satan, personnification de la puissance du mal, un dualisme qui a eu un commencement et qui aura une fin par le triomphe complet et définitif du bien. Dans les deux systèmes, le malheur des hommes a pour cause première la soumission au principe mauvais ; ils souffrent parce qu'ils se sont laissés entraîner par Ahriman ou par Satan, à cette différence près toutefois que, dans le Parsisme, la souffrance est l'œuvre d'Ahriman, tandis que l'Ancien Testament en fait, dans la main de Dieu, un instrument pour la punition des méchants.

Cette conception dualiste, expression naïve et quelque peu grossière d'une évidente réalité spirituelle, est tout à fait insuffisante comme explication du problème de la souffrance. Elle ne résout pas la question, et notre raison refuse de s'en contenter. Elle repose sur une équivoque : la confusion de deux questions totalement différentes : le problème du mal et le problème de la souffrance. Elle aboutit à une impasse, à un pourquoi ? auquel elle ne peut répondre, car elle tente d'expliquer le mal et la souffrance par une dualité de principes dont elle est elle-même incapable de rendre compte et qu'elle n'arrive pas à justifier. Pourquoi Ahriman prend-il plaisir à entraîner les hommes au mal et à les faire souffrir ? Dans quel but le fait-il et qui lui en confère la puissance ? Autant de questions qui se posent à notre raison et qui restent sans réponse.

C'est le problème de la souffrance qui a inspiré au *Boudha* les principes fondamentaux de sa philosophie et de sa morale. Témoin autour de lui de misères sans nombre, pris d'un grand désir de les soulager, il ne se pose pas la question du pourquoi de la souffrance. Il en constate l'existence

et ne se préoccupe que d'y chercher un remède. Sa philosophie est toute pratique ; c'est son principal mérite. La douleur, pense-t-il, est inséparable de l'existence, car, pour tout être, le temps de sa vie ici-bas est une épreuve. Le Nirvâna seul fait cesser la douleur à laquelle l'homme ne peut échapper autrement. Or, le Nirvâna équivaut pour Bouddha à une espèce de suicide spirituel et moral : ne plus être, pour ne plus sentir, pour ne plus souffrir.

Encore ici, nous n'avons aucune solution acceptable du problème de la souffrance. Dire que la douleur est inséparable de l'existence, c'est affirmer quelque chose qui est profondément vrai en fait ; mais le Bouddha n'y cherche et n'en donne aucune raison. Et le Nirvâna, son grand remède, ne saurait en être un pour nous qui aspirons à une vie éternelle, et non pas à cet état de non-être qu'un savant (Burnouf) a défini « l'anéantissement complet des éléments matériels de l'existence et du principe pensant qui est en l'homme. » Enfin, suprême inconséquence, on arrive à ce Nirvâna, affranchissement de toute souffrance, par l'ascétisme, c'est-à-dire par la souffrance elle-même.

Le problème de la souffrance est encore lié au problème du mal dans l'exposé des traditions religieuses de la Chine, dans les *King*. Dans l'état primitif du monde, disent-ils, il y avait harmonie parfaite entre le ciel et la terre ; tout était dans l'ordre. L'homme était heureux parce qu'il avait le cœur pur et la volonté droite. Il habitait un lieu délicieux, le séjour des immortels. Malheureusement, il perdit son innocence et, avec elle, sa félicité qui en était le fruit naturel. Son cœur s'ouvrit aux passions ; de là les crimes et les malheurs qui ne cessent de souiller la terre.

Ne dirait-on pas qu'en exposant ces doctrines des *King* on raconte purement et simplement le chapitre III de la Genèse ? L'analogie est parfaite, en effet, de sorte que la critique que nous ferons plus tard des notions juives, concernant l'origine de la souffrance, nous dispense de nous arrêter plus longtemps à celles des livres sacrés de la Chine.

Parmi les *philosophes grecs* qui paraissent s'être préoccu-

pés du problème de la souffrance, nous ne citerons que Pythagore, Platon, Aristote, Epicure, Zénon ; parmi les *philosophes latins*, Cicéron, qui a traité spécialement la question dans sa seconde Tusculane : *De tolerando dolore*.

Primitivement unies à Dieu, dit *Pythagore*, les âmes ont été condamnées à vivre sur la terre et se trouvent ainsi engagées actuellement dans les liens de la matière. Or, la matière c'est le mal, comme le bien c'est Dieu, l'unité parfaite. Liée à la matière, l'âme souffre. Elle devra donc aspirer à s'en délivrer pour s'unir à Dieu. Comme Bouddha, Pythagore dit : La douleur est inséparable de l'existence. Celui qui fait le bien s'en délivre en s'unissant à Dieu, après avoir passé par une série de transformations ascendantes successives.

Pour *Platon*, avant de vivre de la vie terrestre, les âmes ont vécu d'une autre vie plus parfaite. Leur union aux corps qu'elles animent ici-bas est une punition des fautes qu'elles ont commises dans leur existence antérieure.

Aristote estime que la souffrance de l'homme provient de ce qu'il ne sait pas modérer ses passions. Toute passion est une cause de souffrance ; d'où la nécessité de régler ses désirs conformément aux directions de la raison. La vertu, source de tout véritable bonheur, est le juste milieu entre deux excès.

Le bonheur, d'après *Epicure*, consiste dans la volupté qui est elle-même l'absence de douleur dans le corps et de trouble dans l'âme. Toutefois, il ne faut pas rechercher indifféremment tous les plaisirs et fuir toutes les souffrances, car le plaisir est souvent une source de peines comme la souffrance peut être et devenir une source de joie. L'homme doit se laisser conduire par sa raison sur le chemin du véritable bonheur.

Les *stoïciens*, enfin, ont défini le bien : ce qui est conforme à la raison, et le mal : ce qui est en opposition avec la raison. Le plaisir et la douleur n'ont rien à faire avec la raison ; donc le plaisir n'est pas un bien, la douleur n'est pas un mal. Les stoïciens méprisaient l'un et l'autre.

Quant à *Cicéron*, il a consacré tout un livre au problème

de la douleur. La douleur est-elle un mal ? Faut-il en avoir peur ? Telles sont, en effet, les questions qu'il traite dans sa seconde Tusculane. L'interlocuteur de Cicéron soutient que la douleur est un mal et même le plus grand des maux. Ce n'est pas l'avis du philosophe qui cherche à lui démontrer son erreur. La vertu, dit-il, l'emporte infiniment sur tous les biens terrestres ; le vice, d'autre part, est un mal incomparablement plus grand que toutes les maladies du corps, quoique celles-ci soient quelquefois bien douloureuses. Il faut donc être prêt à tout souffrir plutôt que de faire quoi que ce soit de déshonnête. Il n'est ni raisonnable, ni beau, pour un homme de se laisser abattre par l'adversité. Il suffira donc de se respecter soi-même pour se sentir fort contre la douleur. La vertu, d'après le sens étymologique de ce mot, suppose le courage, la fermeté, la constance. Or, le propre du courage est de nous faire mépriser la douleur et la mort (*fortitudinis munera duo sunt maxima : mortis dolorisque contemptio*). Les femmes et les enfants chez les Spartiates, les gladiateurs à Rome se font un honneur de braver la souffrance. Comment le sage pourrait-il la redouter ?

Comme il est beau et honorable de mépriser la douleur, il est honteux d'y succomber. Il y a deux parties dans l'âme : l'une raisonnable, l'autre privée de raison. C'est évidemment à la première qu'il appartient de commander. Et comment le fera-t-elle ? Tantôt comme un maître à son esclave, tantôt comme un général à ses soldats, tantôt comme un père à son fils. En quelque circonstance que ce soit, l'âme ne doit pas tenir compte de la douleur quand la vertu est en cause. Les plus grandes souffrances ne parviendront jamais à détourner un vrai sage de la pratique de la vertu.

Laissant de côté tout ce que, dans ces diverses réponses données au problème, notre raison ne peut accepter, nous croyons pouvoir en retenir les trois affirmations suivantes, qui nous paraissent profondément vraies :

1^o La souffrance est *inséparable de l'existence*. Tout être vivant souffre ; il souffre parce qu'il vit.

2^o La souffrance est quelquefois, souvent même, une con-

séquence directe du mal, mais *elle n'est pas elle-même un mal*. Au contraire, à certains points de vue, elle peut être regardée comme un bien.

3° Donc, puisqu'elle est telle, la souffrance doit être *supportée courageusement* par le sage. Celui-ci ne peut ni ne doit se laisser abattre par elle.

* * *

1. Dès la plus haute antiquité, le problème de la souffrance s'est posé aussi à la conscience des auteurs juifs de l'*Ancien Testament*. Les réponses qu'ils lui ont données ont toutes pour base le chapitre III du livre de la Genèse et n'en sont, en somme, que le développement. Ce chapitre, qui appartient au document yahviste composé vers le neuvième siècle, raconte sous forme parabolique l'origine du mal dans le monde, la première désobéissance dont l'homme s'est rendu coupable envers Dieu et qui a attiré sur lui un double châtement : la souffrance et la mort. L'auteur de cet important fragment paraît supposer, en effet, que si l'homme n'avait pas péché il eût été immortel et fût resté à l'abri de toute souffrance. Mais, par sa révolte contre Dieu, il a attiré sur lui des maux sans nombre et non seulement sur lui, sur la création toute entière qui maintenant est en souffrance à cause de lui (Gen. III, 17). Les douleurs de l'humiliation et de la honte pour le séducteur, les douleurs de l'enfantement pour la femme, les douleurs d'un travail ingrat et pénible pour l'homme, telle fut la triple sentence prononcée par Dieu sur les coupables et sur tous leurs malheureux descendants.

Cette conception de la souffrance considérée comme un châtement de Dieu, comme la juste punition de la révolte de l'homme contre sa suprême autorité, est commune à tous les auteurs de l'*Ancien Testament*. Elle a été la plus généralement répandue au sein du peuple juif à toutes les époques de son développement moral et religieux. Tous les cataclysmes, tous les malheurs, toutes les épidémies qui désolent le pays sont considérés comme des châtements divins et ont, pour les auteurs bibliques, leur cause première dans la coupable ido-

lâtrie du peuple. De même les maladies, les infirmités, les accidents qui frappent les individus sont généralement regardés aussi comme des effets directs de la justice divine.

Cette même tendance à faire de la souffrance la conséquence nécessaire du péché est propre à tous les prophètes. Les malheurs du peuple, affirment-ils, ont pour cause son idolâtrie et sont des coups dont Dieu le frappe à la fois pour le châtier et pour le rendre meilleur. L'auteur du Deutéronome, un prophète aussi, menace le peuple de redoutables cataclysmes, d'épidémies meurtrières, de souffrances sans nombre, s'il ne se soumet à la loi de Dieu et ne l'observe fidèlement (Deut. XXVIII, 59 ; XXXII, 24). Impossible de citer tous les passages dans lesquels est exposée cette conception particulière de la souffrance ; ils sont innombrables.

Et non seulement Dieu frappe le coupable, mais, ce qui se comprend beaucoup plus difficilement, il « punit l'iniquité des pères sur les enfants jusqu'à la troisième et à la quatrième génération, » loi terrible qui paraît sanctionner une injustice révoltante, mais qui n'est en somme qu'une expression religieuse du phénomène physique et naturel de l'hérédité. Comprise ainsi, elle ne nous scandalise plus ; elle est la constatation d'un fait d'expérience que la science établit et explique. Ce principe, que nous nous réservons de reprendre plus tard, est posé dans nombre de passages importants de l'Ancien Testament et spécialement dans le texte même du Décalogue, l'un des plus anciens documents, sans doute, de la littérature juive (voir Ex. XX, 5 ; XXXIV, 7 ; Nomb. XIV, 18 ; Deut. V, 9).

A l'époque du judaïsme postérieur à l'exil, au temps de Jésus encore, on voyait, comme précédemment, dans la souffrance, un châtiment divin. On croyait à l'hérédité de la punition, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme à l'hérédité du péché. La question des disciples devant l'aveugle-né le prouve avec évidence : « Maître, qui a péché pour que cet homme soit né aveugle ? Sont-ce ses parents ou lui-même, dans une existence antérieure ? »

Le point de vue général des auteurs de l'Ancien Testament

sur la question de l'origine de la souffrance est donc celui-ci : La souffrance est toujours une conséquence du péché. Ce dernier est, dans le monde, l'œuvre de Satan, tandis que la souffrance vient de Dieu. C'est lui qui l'inflige au coupable comme punition de ses fautes.

2. Cependant, dans la période post-exilique, nous rencontrons une solution toute différente du problème chez l'auteur du livre de Job ; il semble même que nous ayons, dans ce remarquable écrit, une critique de l'opinion énoncée ci-dessus.

Job est frappé d'épreuves successives d'un caractère spécialement douloureux. Il est frappé dans ses biens, dans sa famille, dans sa santé. La question du pourquoi de ces souffrances se pose tout naturellement à ceux qui en sont témoins. Elle n'inspire à sa femme que des blasphèmes. Quant aux amis de Job, ils voient dans les douleurs qui le frappent un châtiment de Dieu et vont jusqu'à conclure de la grandeur de sa souffrance à la grandeur de son péché. Mais cette solution, Job refuse absolument de l'admettre. Sa conscience proteste contre les accusations de ses amis. Il ne nie pas qu'il n'ait mérité un châtiment de Dieu pour ses fautes, mais il ne peut croire que les malheurs qui le frappent soient vraiment proportionnés à son péché.

Aucun des acteurs de ce drame saisissant n'en découvre la raison et n'en soupçonne le dénouement. Le problème de la souffrance de Job reste pour eux sans réponse satisfaisante. Mais l'auteur du livre nous donne la sienne dans son prologue. La souffrance de Job n'est pas tant un châtiment de ses fautes qu'une *épreuve de sa foi*. Elle n'est pas, en outre, une œuvre de Dieu, mais une œuvre de Satan. C'est lui qui frappe Job et il le fait dans l'unique but de le pousser au murmure, au découragement, à la révolte contre Dieu.

Nous avons, dans le livre de Job, une solution tout à fait inattendue du problème, une solution qui est à la fois supérieure à la précédente, par sa conception beaucoup plus élevée du but de la souffrance, et très inférieure, d'autre part, en raison de son caractère dualiste et des notions religieuses très grossières qu'elle suppose encore chez son auteur. Satan

se présente devant Dieu et entre chez lui comme n'importe quel homme chez son voisin. Son attitude en présence de Dieu est des plus impertinentes. Il lui jette un défi insultant, il met en doute la sincérité et le désintéressement de Job ; et, quand il demande l'autorisation de le faire passer par l'épreuve de la douleur, il reçoit pleine liberté de le faire, sous la réserve formelle toutefois qu'il ne pourra disposer de la vie de Job. A part cela et dès ce moment, tout lui appartient : ses biens, ses enfants, sa santé. Dieu se prête à ce jeu terrible ; le duel s'engage entre Satan et lui, un duel dans lequel le pauvre Job reçoit tous les coups, sans que Dieu intervienne pour le défendre ou, tout au moins, pour l'encourager et le fortifier !

Nous repoussons de toutes nos forces cette conception dualiste qui donne au mal plus de puissance qu'il ne peut en avoir réellement et qui, d'autre part, amoindrit celle de Dieu et porte atteinte à sa dignité. Ce qui ne nous empêche pas, d'autre part, de reconnaître que la conception de la souffrance dans le livre de Job réalise un progrès évident sur celle des autres livres de l'Ancien Testament. Elle contient déjà en germe tous les éléments de la solution évangélique.

C'est le problème spécial de la souffrance du juste qui est traité dans le livre de Job. A maintes reprises déjà, il s'était posé auparavant à la conscience des auteurs bibliques. La question est soulevée dans plusieurs psaumes, notamment dans le psaume LXXIII qui en trouve la solution dans la justice finale de Dieu qui, un jour, rendra à chacun selon ses œuvres, solution future qui laisse, pour le présent, subsister le problème dans toute son angoissante réalité. Elle revient sans cesse dans les discours d'Esaïe, de Jérémie et des autres prophètes : Pourquoi, demandent-ils, l'impie et l'orgueilleux prospèrent-ils ? Pourquoi, au contraire, le juste est-il toujours opprimé, méprisé, mis de côté, accablé de maux et de souffrances ? Seul, l'auteur du livre de Job est parvenu à donner à la question une réponse à peu près satisfaisante.

3. Peu à peu, sous l'influence de cette double constatation

de la prospérité des méchants, d'une part, et des souffrances inexplicables du juste, d'autre part, on arriva à rapprocher de plus en plus, puis à identifier les termes: riche et méchant, pauvre et juste, qui devinrent bientôt synonymes. Les souffrances du serviteur de l'Eternel ne pouvant être conçues comme le chatiment de ses propres fautes, sont regardées par les prophètes postexiliques comme une *expiation des péchés des autres*. Ce n'est pas à cause de ses fautes qu'il souffre et qu'il est frappé, mais à cause des iniquités du peuple entier. C'est lui qui porte le châtement que ses concitoyens ont mérité par leur coupable abandon de la loi de Dieu; c'est sur lui que l'Eternel juge bon d'en faire reposer toute la responsabilité et toute la charge.

Cette nouvelle conception de la souffrance expiatoire a été développée surtout par Esaïe LIII. Elle est à la base de l'enseignement évangélique concernant la valeur salutaire des souffrances de Christ, le serviteur de l'Eternel par excellence, le juste parfait qui a, sans les avoir méritées en aucune façon, supporté certainement la plus grande somme de douleurs qu'il soit possible à un homme d'endurer ici-bas.

Il y a loin de ce point de vue des prophètes postexiliques à celui de l'auteur de Genèse III. Celui-ci voyait dans la souffrance un mal, conséquence du péché; ceux-là l'envisagent, au contraire, comme un bien, puisqu'elle peut donner le salut et rapprocher l'âme de Dieu. La souffrance prédispose, en effet, à la communion avec Dieu et à la prière. La plupart des psaumes ne sont-ils pas des prières inspirées par d'intenses souffrances? La souffrance peut, en outre, racheter les erreurs et les fautes d'une vie passée loin de Dieu. Par la souffrance, le coupable expie pour lui, et le juste pour les autres. Ils donnent l'un et l'autre satisfaction à la justice de Dieu qui réclame des victimes. Toute souffrance est bonne, parce qu'elle est rédemptrice.

L'Ancien Testament nous offre donc trois solutions différentes et successives du problème de la souffrance. L'une, la *souffrance châtement*, résout la question d'une manière

tout à fait générale, tandis que les deux autres, la *souffrance épreuve* et la *souffrance expiation*, ne concernent que le juste; trois solutions qui attestent un développement progressif de l'idée religieuse au sein du peuple juif et montrent quelle importance les auteurs de l'Ancien Testament ont toujours donnée à ce problème angoissant, puisqu'il est posé, pour ainsi dire, à chaque page de leurs livres.

Nous allons retrouver ces trois solutions exposées, développées et quelque peu transformées dans les écrits du Nouveau Testament, dans l'enseignement de Jésus et dans les ouvrages de ses premiers disciples.

* * *

1. Jésus ne paraît pas s'être préoccupé beaucoup de résoudre le problème de la souffrance au point de vue théorique. Il a partagé, sur la question de l'origine de la souffrance, l'opinion de ses contemporains qui attribuaient la maladie à une possession du démon, à l'influence d'un principe mauvais agissant dans le corps de l'homme et le tenant captif. On expliquait surtout de cette manière-là les maladies d'origine nerveuse et mystérieuse, toutes celles dont la science médicale du temps ne parvenait pas à rendre compte: la folie, l'épilepsie, la paralysie, entre autres. Quand Jésus a guéri de semblables malades, il semble bien que c'est à des « possédés » qu'il a pensé avoir à faire.

Il est impossible de dire jusqu'à quel point Jésus a vu dans la souffrance un châtement de Dieu. Toute donnée certaine nous fait défaut pour l'établir. Dans deux ou trois cas spéciaux, il a mis la souffrance en relation avec le péché; mais il serait abusif de vouloir en inférer une conclusion générale. Il dit, par exemple, au paralytique de Capernaüm, avant de lui accorder la guérison sollicitée de lui: « Tes péchés te sont pardonnés! » (Marc II, 5); mais peut-être, n'a-t-il pas d'autre intention que de faire comprendre à ce malade combien le salut de l'âme et la paix avec Dieu doivent être estimés plus haut que la santé du corps. Il dit encore au paralytique de Béthesda après lui avoir donné une complète gué-

raison : « Va et ne pêche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire ! » (Jean V, 14), ce qui ne prouve rien non plus relativement à l'opinion de Jésus sur la souffrance en général. Il pouvait fort bien se faire, en effet, que, dans le cas particulier, la paralysie de cet homme fût une conséquence directe de son inconduite et que Jésus le sût. Pas plus que du précédent, nous ne sommes en droit de tirer de ce passage une conclusion générale.

Par contre, Jésus s'est opposé de toutes ses forces à la théorie de la souffrance châtement du péché des parents sur les enfants, telle qu'elle résultait de certaines déclarations de l'Ancien Testament. Il en a démontré la fausseté et l'a combattue chez ses disciples. Répondant à la question qu'ils lui posent à ce sujet, il nie que la souffrance de l'aveugle-né ait pour cause le péché de ses parents. Il lui donne une tout autre explication, bien plus rationnelle, bien plus acceptable, l'explication donnée déjà quelques siècles auparavant par l'auteur du livre de Job à la souffrance du serviteur de l'Éternel. L'infirmité native de l'aveugle n'est pas un châtement qui lui aurait été infligé pour une ou pour des fautes commises par d'autres, elle est bien plutôt un moyen dont Dieu veut se servir pour manifester avec éclat sa gloire et sa toute-puissance. « Si cet homme est né aveugle, répond Jésus, ce n'est pas que ses parents ou lui aient péché, mais c'est « afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui » (Jean IX, 3). De même il dira, quelque temps plus tard, apprenant la maladie de son ami Lazare : « Cette maladie est pour la gloire de Dieu, afin que le fils de Dieu en soit glorifié ! » (Jean XI, 4).

Jésus n'a donc pas recherché théoriquement l'origine de la souffrance dans le monde. Il se borne à en constater l'universalité et ne se préoccupe que d'en faire comprendre le but pratique à ceux qui en sont les victimes. Ce but, c'est la *gloire de Dieu* que doit manifester celui qui souffre et qui apparaît avec éclat dans les guérisons opérées par Jésus au nom de son Père.

Dans aucun passage Jésus n'a présenté la souffrance

comme expiatoire ; il semble même qu'il n'ait jamais envisagé comme telle sa propre souffrance, quelque imméritée qu'elle fût. Il a rapporté à sa personne et à son œuvre toutes les prédictions des prophètes antiques relatives à la venue du Messie ; mais, nulle part, il ne se présente lui-même comme cet agneau de Dieu dont parlait Jean-Baptiste et qu'il désignait à ses disciples comme celui qui porte et qui ôte le péché du monde.

Des trois solutions différentes du problème dans l'Ancien Testament, Jésus ne paraît avoir retenu que la seconde et semble avoir considéré avant tout la souffrance comme un instrument dans la main de Dieu pour le développement, l'affermissement, le perfectionnement moral et spirituel de ses enfants. Il ne répond pas aux questions : D'où vient la souffrance ? Qui l'envoie ? Pourquoi existe-t-elle ici-bas ? se bornant à dire quel est son but, comment il la faut comprendre et quel profit doit savoir en retirer celui à qui elle est envoyée. Sur la question seule de la punition héréditaire, il se prononce nettement dans un sens négatif. Il a trop de confiance en la souveraine justice de Dieu pour paraître consacrer par son approbation une théorie qui y porte gravement atteinte et en est, en somme, la négation.

Jésus a éprouvé, en présence de toutes les souffrances humaines, un sentiment d'ardente compassion. Les malheureux de ce monde, les pauvres, les faibles, les malades étaient tout spécialement les objets de sa sollicitude ; parmi ses frères, c'est à ceux-là qu'il s'intéressait le plus. Aucune douleur ne le laissa indifférent. Il fut le bon Samaritain dont il exalta la généreuse conduite dans sa parabole. Il sut pleurer avec ceux qui pleuraient et parce que Dieu, à cause de sa grande foi, l'exauçait toujours, il put être pour tous ces malheureux qui s'approchaient de lui un consolateur, un médecin, un sauveur puissant. Comme celle du Bouddha, la religion du Christ est née d'une pitié profonde pour toutes les misères et toutes les souffrances humaines. Plus, beaucoup plus que celle du sage hindou, elle s'est montrée efficace pour y remédier, parce qu'elle n'aboutit pas au néant par

l'oisiveté, mais à la glorieuse réalité de la vie éternelle, par la pratique des vertus chrétiennes.

Nous comprenons, dès lors, comment Jésus a pu déclarer heureux ceux qui, possédant sa foi, souffrent comme lui courageusement, trouvant dans leur souffrance elle-même une occasion de glorifier leur Père céleste et de lui rendre un témoignage fidèle. Le chrétien possède, dans l'épreuve, une consolation que l'incrédule ne connaît pas ; voilà pourquoi « heureux sont ceux qui pleurent ! » De plus, il trouve dans l'exemple de son maître un puissant encouragement dans ses souffrances et, au sein de celles-ci, une joie intime, la joie du sacrifice, la joie de celui qui sait se donner tout entier à la cause qui lui est chère ; voilà pourquoi encore Jésus, après avoir annoncé à ses disciples les terribles persécutions qui les attendaient, ajoute : « Vous serez heureux lorsque, à cause de moi, on vous dira des injures, lorsqu'on vous poursuivra, lorsqu'on dira faussement contre vous toute sorte de mal ! » (Mat. V, 11.) Oui, cette joie est réelle. Elle a été celle des martyrs de tous les temps ; c'est elle qui leur a inspiré l'héroïque courage dont ils ont fait preuve sous les coups de leurs bourreaux et en face même de la mort ; c'est elle qui les a aidés à tomber noblement, non pas, comme les antiques gladiateurs, en saluant César, mais en bénissant leur Dieu et en chantant ses louanges !

2. Les auteurs du Nouveau Testament ne font que reproduire les enseignements de Jésus sur la souffrance. Pas plus que lui, ils ne traitent la question au point de vue théorique. Ils ont bien autre chose à faire qu'à s'arrêter à l'étude de problèmes philosophiques, si intéressants et si importants soient-ils ! Leurs lettres ont avant tout un but pratique et ne traitent la question de la souffrance qu'au point de vue de son utilité immédiate pour des Eglises exposées déjà à de violentes persécutions et souffrant de l'hostilité croissante du paganisme à leur égard.

Bien peu de passages des lettres apostoliques présentent la souffrance comme la conséquence du péché. L'auteur du livre des Actes établit un rapport étroit entre la mort subite d'A-

nanias et de Saphira et leur conduite hypocrite à l'égard de l'Eglise, entre la maladie d'Hérode (Actes XII) et son coupable orgueil ; mais on ne peut, de ces cas particuliers, tirer aucune conclusion générale. Il est à remarquer à ce sujet que Luc attribue la maladie d'Hérode à un « ange du Seigneur », tandis que l'apôtre Paul, souffrant d'un mal dont la nature n'a jamais pu être établie clairement, l'appelle un « ange de Satan » qui lui a été envoyé pour le souffleter (2 Cor. XII, 17), ce qui prouve qu'il y a encore, dans les écrits du Nouveau Testament et chez leurs auteurs, beaucoup d'incertitude sur la question de l'origine de la souffrance.

Comme Jésus, ils voient tous dans la souffrance une *épreuve* à laquelle Dieu juge bon de soumettre la foi de ses enfants et dans laquelle ceux-ci sont appelés à le glorifier fidèlement. Toutes les souffrances sont envisagées comme telles dans les écrits des apôtres, mais spécialement celles qui résultent pour le chrétien des persécutions auxquelles il est sans cesse en butte de la part des ennemis de l'Évangile. Les passages dans lesquels est exposée cette conception spéciale de la souffrance sont innombrables. « Ne soyez pas surpris, dit Pierre aux lecteurs de sa lettre, comme d'une chose étrange qui vous arriverait, d'être dans une fournaise pour être éprouvés... » (1 Pierre IV, 12). Cela n'a rien d'extraordinaire ; c'est, au contraire, dans l'ordre même des choses. Comme disciples de Christ, il faut que vous ayez part à ses souffrances, si vous voulez avoir part, un jour, à sa gloire. Or, dans ses souffrances, le disciple de Jésus possède une double certitude qui lui est extrêmement précieuse : tout d'abord l'assurance que le Dieu qui a soutenu et fortifié Jésus dans les souffrances de sa vie veut, aujourd'hui encore, accorder le même secours à ses enfants ; qu'il console, qu'il affermit, qu'il rend courageux et forts ceux qui, au sein de leurs épreuves, élèvent vers lui un regard de foi ; puis la certitude qu'une glorieuse récompense est réservée à ceux qui auront souffert patiemment pour leur divin Maître, une récompense présente et actuelle : la joie du devoir accompli, la joie dont parlait Jésus lorsqu'il disait : « Heureux ceux qui

pleurent ! » et une récompense future : l'entrée dans le Royaume céleste et une participation glorieuse à tous ses biens. Une foule de passages évangéliques expriment cette double certitude.

La souffrance, disent les apôtres, a pour but de nous enseigner la patience, la soumission, la confiance en Dieu (Jacq. I, 2, 4). Elle doit aussi nous mettre en garde contre le danger de l'orgueil spirituel qui nous menace constamment. Paul considère l'écharde qui a été mise dans sa chair comme voulue de Dieu pour l'empêcher de tirer quelque gloire personnelle de sa qualité d'apôtre. La souffrance doit enfin, non pas nous séparer de Dieu, nous faire douter de sa puissance et de son amour, mais au contraire nous rapprocher de plus en plus de lui, nous unir toujours plus intimement à lui. Elle doit nous faire douter de nous-mêmes en fortifiant notre confiance en Dieu. Elle doit nous détacher progressivement de ce monde et de ses biens qui périssent, pour diriger nos regards vers les réalités éternelles du royaume céleste. En un mot, la souffrance est, pour tous les auteurs du Nouveau Testament, une école à laquelle nous devons apprendre à bien vivre et à bien mourir, c'est-à-dire à vivre et à mourir pour Dieu ; une école dont l'enseignement est obligatoire, à laquelle il faut se soumettre bon gré mal gré et de laquelle nous retirerons d'autant plus de profit que nous l'aurons suivie plus fidèlement. Voilà ce que, plus encore que tous les autres, l'apôtre Paul sut comprendre ; ce qui fit la grande puissance de son activité pour Christ et en assura le succès ; ce qui lui permit d'affronter, sans perdre sa foi, les plus terribles souffrances du corps et de l'âme. Voilà enfin la certitude qui lui inspira le chapitre VIII de son épître aux Romains, cet admirable monument de foi et d'espérance chrétiennes qui résume toute sa vie !

Si Jésus ne semble pas avoir affirmé le caractère expiatoire de ses propres souffrances, il n'en est certes pas de même de ses disciples. Les souffrances de Christ sont présentées, dans les écrits apostoliques, sous deux aspects différents :

a) dans certains passages, comme un grand *exemple* de foi,

de patience, de courage, de dévouement, qui nous a été donné et que nous avons le devoir de suivre avec fidélité. « Christ a souffert, dit Pierre, vous laissant ainsi un exemple, afin que vous suiviez ses traces. » (II, 21.)

b) dans un grand nombre d'autres passages comme un *sacrifice expiatoire* pour les péchés du monde. Christ a souffert à cause du péché et pour les pécheurs. Il a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin de nous faire obtenir la justice. Il a été fait « malédiction » pour nous, afin de nous affranchir de la malédiction de la loi. Il a été à la fois sacrificateur et victime, dit l'auteur de l'épître aux Hébreux, et, comme tel, il a donné sa vie pour nous, il a accepté le châtiment mérité par nos propres fautes, il l'a pris volontairement sur lui, se substituant au coupable, le rachetant de la condamnation éternelle, lui apportant par ses blessures la guérison, par son sacrifice le salut, par sa mort la vie. Christ expie par sa souffrance; lui seul peut le faire, parce qu'il est saint et juste. La souffrance du pécheur peut être salutaire pour lui par ses heureux effets; jamais elle n'est envisagée comme rédemptrice.

Il y a, on le voit, identité parfaite entre ce point de vue spécial, propre surtout à l'apôtre Paul et à l'auteur de l'épître aux Hébreux, et la conception des prophètes juifs postexiliques, Esaïe LIII par exemple. Cette relation intime entre les uns et les autres n'a rien de surprenant, puisque l'Ancien Testament fut toujours considéré par les auteurs de la nouvelle alliance comme l'expression de la vérité divine éternelle, dans l'une comme dans l'autre de ses trois parties: histoire, poésie, prophétie. Mais ce qui est digne de remarque et ce que nous tenions à relever, c'est que Jésus lui-même paraît être resté étranger à cette conception particulière de la souffrance.

Après tout ce que nous venons de dire, nous pouvons, pensons-nous, aborder maintenant la troisième partie de notre étude et, des nombreuses opinions citées plus haut, essayer de dégager celle qui se présente à notre raison comme la plus acceptable.

III. Notre solution du problème.

Lorsque le corps humain, à l'état normal, est soumis à l'action d'une cause extérieure ou intérieure, cette cause détermine dans les organes une certaine modification que l'on appelle une « impression », à la suite de laquelle se produit en nous un état de conscience qui nous est immédiatement connu et que l'on nomme une « sensation ». Or, toute sensation nous est agréable ou désagréable, c'est-à-dire qu'elle nous cause du plaisir ou de la douleur. Comme il y a deux sortes de plaisirs, il y a deux sortes de douleurs : les douleurs dites *physiques* et les douleurs dites *morales* provenant, les premières d'une impression qui a son siège dans le corps et sa cause dans l'action des objets extérieurs sur les organes de nos sens, les secondes d'une impression qui n'a pas de siège corporel proprement dit et est provoquée en nous par une opération psychique : une pensée, un jugement, un souvenir.

Les unes et les autres pourtant ont ceci de commun qu'elles sont transmises à l'organe central de notre appareil nerveux par un système de fils conducteurs assez semblables à ceux du télégraphe et partent, comme toute dépêche, d'un bureau enregistreur pour aboutir à un bureau récepteur. Les premières sont nettement localisées ; nous pouvons presque toujours indiquer à notre médecin le siège exact d'une souffrance physique ; les secondes, au contraire, ne résident dans aucune région spéciale du corps ; elles ont leur siège dans l'âme, cette partie immatérielle de notre personnalité qui a pour centre et organe matériel le cerveau.

Tout peut nous être une cause de souffrance physique, les plus mauvaises choses comme les meilleures. La bonne marche de notre organisme est soumise à certaines lois immuables, physiques et mécaniques, dont la moindre violation provoque immédiatement en lui des troubles, cause de souffrances. Il faut à notre corps une température ambiante en rapport avec son propre degré de chaleur ; nous souffrons

lorsque cette température est trop élevée ou trop basse. Il faut à notre corps qui est une machine en activité une certaine mesure de combustible sous la forme d'aliments absorbés chaque jour et d'une manière régulière; si ce combustible fait défaut, s'il est de mauvaise qualité ou s'il se trouve en trop grande abondance dans la chaudière de notre machine corporelle, celle-ci en subit inévitablement une déperdition de force ou est exposée à des accidents graves qui compromettront sans aucun doute son fonctionnement régulier. Notre corps peut fournir une certaine dose d'activité; il faut pour cela que les différents organes qui le composent soient tous sains, intacts, en bon état. Si l'activité du corps est poussée à un degré extrême, si le repos nécessaire et réparateur ne lui est pas accordé, si des lésions, des fractures, des déviations, se produisent dans tel de ses organes externes ou internes, il en résulte, sur le moment même, un état de souffrance qui peut compromettre son activité et sa vie.

Toute souffrance physique a une cause naturelle que la science a étudiée, qu'elle connaît et dont elle rend compte. Si impuissante qu'elle soit à soulager la plupart des douleurs du corps humain, elle peut néanmoins les expliquer et en donner la raison. Nous ne croyons plus à l'origine démoniaque de la maladie. Les affections nerveuses que nos pères jugeaient si mystérieuses ont été de nos jours l'objet de recherches scientifiques exactes dont le principal résultat a été de détruire pour toujours la croyance à leur caractère surnaturel. Les médecins d'aujourd'hui ne sont plus, comme ceux d'autrefois, des magiciens et des exorcistes. La maladie, phénomène naturel, est traitée naturellement. Le problème de son origine ne relève pas de la théologie mais est objet d'observation et d'analyse scientifiques.

La science médicale a fait des progrès inappréciables, au cours du dernier siècle, dans la connaissance et le traitement des souffrances du corps humain. La douleur, dans certains cas, est diminuée d'une manière sensible, supprimée même complètement, par des anesthésiques toujours plus efficaces. La chirurgie rend la santé à des moribonds en en-

levant de leur corps le principe même du mal dont ils souffrent. En un mot, les efforts combinés des savants ont abouti jusqu'ici à une atténuation très réelle des souffrances physiques de l'humanité, à la découverte de remèdes efficaces pour un grand nombre de maladies, à la suppression enfin de beaucoup de celles-ci par les mesures préventives d'une hygiène toujours plus rationnelle.

Il n'est pas probable cependant que la science arrive jamais à affranchir un jour le corps humain de toute souffrance, parce que celle-ci est, non seulement inévitable, mais *nécessaire*. Elle est, dans le développement de l'être vivant, un élément utile et bienfaisant. L'homme est doué d'un organisme; que l'âme soit pure ou impure, le corps a ses lois immuables. Il faut qu'il fonctionne et, pour cela, il faut qu'il soit prémuni contre tous les agents extérieurs qui pourraient l'affecter ou le détruire. Qui éveillera ses besoins? Qui l'avertira du danger? La douleur. Si nous ne souffrions pas de la faim, si nous n'éprouvions pas, pour faire cesser cette douleur, le besoin de prendre, à temps voulu, de la nourriture, notre corps manquerait bientôt du combustible nécessaire à sa vie. Si nous ne ressentions pas une vive douleur lorsque notre corps entre en contact direct avec le feu ou un autre corps brûlant, si l'instinct de conservation ne nous faisait pas retirer immédiatement le membre atteint, celui-ci risquerait d'être sérieusement blessé et il en résulterait, pour le corps tout entier, un très grave dommage. Si nous ne savions pas, par une série de douloureuses expériences, que le choc d'un corps dur peut briser l'un de nos membres et paralyser son activité, que la blessure d'un instrument tranchant peut causer la mort de notre corps en atteignant l'un de ses organes vitaux, qu'un trop brusque changement de température suffit bien souvent à produire le même effet, nous ne prendrions aucune précaution pour éviter tous ces dangers, nous nous exposerions ainsi tous les jours à des accidents, à des maladies qui pourraient avoir pour nous les plus funestes conséquences.

Il nous serait aisé de multiplier à l'infini ces exemples qui

prouvent que la douleur est bien l'une des conditions essentielles de la vie animale ; que les fonctions de notre corps ne sauraient, sans elle, se faire d'une manière normale ; que la sensibilité sans laquelle il n'y a pas d'organisme proprement dit la suppose nécessaire et que, bien loin d'être pour nous une ennemie qu'il faut à tout prix combattre, elle est, au contraire, une sentinelle qui nous avertit du danger et nous prémunit contre lui.

L'homme est un apprenti ; la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert !

(MUSSET.)

* * *

La souffrance, dit l'Ancien Testament, essayant d'en expliquer ainsi l'origine, est dans ce monde la conséquence directe du péché ; elle est, dans la main de Dieu, un instrument pour la punition des coupables. La souffrance s'explique par le péché ; elle existe à cause de lui ; elle n'existerait pas sans lui.

Nous ne nions pas, certes, que beaucoup de souffrances ne soient, en effet, des conséquences directes du péché ; que le vice sous toutes ses formes n'ait ruiné déjà bien des santés, provoqué bien des morts terribles et qu'il ne fasse peser sur tous ceux qui volontairement s'y assujettissent un joug accablant de douleurs et de misères sans nombre. Nous ne nions pas que le péché n'ait déterminé ici-bas une aggravation considérable de la somme des souffrances humaines et diminué de beaucoup la force de résistance que devait posséder le corps de l'homme à l'état normal.

Toutefois, nous repoussons la conclusion générale à laquelle aboutit l'auteur de Genèse III, à savoir que toute souffrance est, sur la terre, la conséquence d'un péché initial, la conséquence du péché du premier homme ; que la souffrance est née du mal et a commencé avec lui. Cinq raisons nous paraissent devoir être données à l'appui de notre manière de voir :

a) Le rôle bienfaisant de la souffrance dans le développe-

ment de l'organisme animal, son caractère de nécessité absolue établi ci-dessus pour la préservation et la conservation des êtres vivants nous empêchent de voir dans la souffrance un mal, conséquence du mal. Elle nous apparaît bien plutôt comme une dispensation miséricordieuse du Créateur dans la main duquel elle est un instrument, non pas pour punir, mais pour prévenir, pour avertir sa créature des dangers auxquels elle peut être exposée ici-bas.

b) D'importantes découvertes scientifiques ont établi avec la plus grande certitude que la souffrance a existé sur la terre bien avant la création de l'homme. Les recherches paléontologiques, poursuivies avec tant de succès au cours du dernier siècle ont mis au jour des couches souterraines de fossiles mesurant quelquefois plusieurs kilomètres d'épaisseur et attestant, des centaines et des milliers d'années avant l'apparition du premier être humain ici-bas, l'existence d'un monde d'animaux de toutes tailles, jusqu'aux plus gigantesques, d'une foule d'êtres vivants qui furent victimes sans doute de tous les cataclysmes d'une nature en formation, comme aussi de combats terribles dans lesquels, de même qu'aujourd'hui, prévalait déjà la raison du plus fort. On a retrouvé des ossements broyés par la dent de carnassiers monstrueux, des squelettes entiers dans le corps d'animaux beaucoup plus grands qu'eux. « Quand l'homme est apparu ici-bas, a dit M. A. Westphal, la terre avait déjà été fécondée par le sang des races disparues. »

c) Le péché du premier homme n'explique pas et justifie encore moins la souffrance de ses descendants. Dire que Dieu a maudit à cause de lui l'humanité dans son ensemble, la terre toute entière (Gen. III, 17), c'est poser un principe qui est en contradiction flagrante avec celui de la justice divine que proclame toute la Bible et que postule notre conscience. Que Dieu frappe le coupable, lorsqu'il le juge bon, d'une punition méritée, nous le comprenons fort bien ; mais qu'il fasse supporter à ses descendants les conséquences de sa faute, cela nous paraît inadmissible. Nous avons, comme Jésus, une trop haute opinion de la sainteté de Dieu pour lui

attribuer quoi que ce soit d'injuste ; il nous semble plus sage de mettre cette doctrine de la punition héréditaire sur le compte de l'ignorance bien excusable de l'historien ancien, que de vouloir absolument la légitimer, en dépit des protestations de notre conscience ; et cela d'autant plus que Jésus fut l'un des premiers à la rejeter et à en démontrer la fausseté.

d) La souffrance de Jésus est inexplicable au même titre si l'on se place au point de vue de l'Ancien Testament. Si toute souffrance est la conséquence du péché, si le premier Adam a fait retomber sur la tête de ses descendants une sentence de condamnation et de mort, il eût fallu, semble-t-il, que le second Adam, l'homme idéal, l'homme parfait, l'homme tel qu'il devait être en sortant des mains du Créateur fût au moins affranchi de la souffrance. Or, loin de là ; Jésus a souffert comme nous ; il a souffert de la faim, de la soif, de la fatigue, de la chaleur terrible des étés orientaux, des mauvais traitements qui lui furent infligés. Il a souffert physiquement, par le fait qu'il était homme ; il a souffert tant qu'il y a eu en lui un souffle de vie, tant que son âme pure fut liée à sa frêle enveloppe terrestre. Les souffrances du Christ nous semblent un démenti jeté à la manière de voir de presque tous les auteurs de l'ancienne alliance.

e) Enfin un semblable démenti nous est donné dans l'enseignement de Jésus lui-même. Nous ne parlons pas de sa réponse à la question de ses disciples devant l'aveugle-né, mais du jugement qu'il a porté sur deux événements qui firent grand bruit à cette époque, le massacre de quelques Galiléens, dans le temple de Jérusalem, sur l'ordre de Pilate, et l'effondrement de la tour de Siloé qui ensevelit dix-huit personnes sous ses ruines. Au sujet de ces deux faits, Jésus déclare positivement qu'il n'y voit pas un châtement de ceux qui en ont été les victimes, mais un avertissement pour ceux qui en ont été témoins.

* * *

De tout ce que nous venons de dire concernant la souffrance physique, il nous semble résulter :

1^o Qu'elle est *inséparable de l'existence corporelle* et que le fait même de vivre implique la nécessité de souffrir ;

2^o Que si elle a été certainement augmentée et aggravée par le péché, *elle n'en est pas la conséquence*. La souffrance existait dans le monde avant le mal ; elle atteint dans leur organisme corporel tous les êtres vivants, indépendamment de leur position en présence de la loi morale ;

3^o Qu'elle est enfin *toujours utile, souvent nécessaire* au fonctionnement normal de l'organisme vivant. Elle le préserve ; elle le protège ; elle le conserve. A ce titre-là, la considérer comme un mal c'est méconnaître la plus miséricordieuse des dispensations de Dieu qui, en permettant la souffrance, n'a cherché et voulu, au contraire, que notre bien.

* * *

Jusqu'ici nous n'avons parlé que de la souffrance corporelle, commune ici-bas à tous les êtres vivants. Mais, à côté d'elle, il existe une autre souffrance qui paraît être le propre de l'être humain exclusivement et qui a sa cause, non pas dans une impression corporelle, mais dans une impression de l'âme. On la désigne généralement et très improprement par le nom de souffrance « morale ». Nous préférons celui de souffrance *psychique* qui nous paraît plus exact et désigne plus clairement, semble-t-il, son caractère particulier.

De même qu'il existe, dans notre organisme, une relation étroite entre les fonctions du corps et celles de l'âme, il existe aussi un lien indissoluble entre la souffrance du premier et celle de la seconde. Toute souffrance physique, toute impression corporelle quelconque devient en nous la source d'une souffrance psychique proportionnée ; vice-versa, toute souffrance de l'âme exerce généralement sur le corps une influence profonde et peut même y provoquer des troubles graves. Comme la douleur physique, portée à un haut degré

d'intensité, peut entraver le fonctionnement normal des facultés de l'âme, de même une souffrance psychique violente peut occasionner dans le corps certaines maladies spécialement difficiles à guérir. La science constate tous les jours des faits de ce genre. Ceci s'explique aisément par l'origine commune de l'une et de l'autre souffrance. Toutes deux résultent d'une impression transmise au cerveau par les fibres nerveuses de notre organisme ; la cause seule de cette impression les différencie. Comme la souffrance corporelle et en même temps qu'elle, la souffrance psychique peut être beaucoup atténuée, supprimée totalement quelquefois, par des moyens artificiels, par l'action d'un anesthésique puissant, par exemple, par une influence magnétique, par le sommeil de l'hypnotisme. Il suffit de paralyser momentanément le système nerveux d'un individu pour supprimer en lui toute souffrance aussi bien psychique que physique. Des expériences très nombreuses et très concluantes ont été faites dans ce domaine.

La souffrance psychique est généralement provoquée en nous par la constatation d'un *manque d'harmonie* dans les choses qui nous entourent, comme aussi dans notre propre personnalité et dans notre propre vie, d'une distance plus ou moins grande entre ce que notre esprit nous représente comme devant être et ce que nos sens nous montrent comme étant, c'est-à-dire entre l'idéal et la réalité.

Cet idéal est loin d'être le même pour tous les hommes ; il est plus élevé ou plus terre-à-terre suivant leur degré de développement intellectuel et moral. La réalité n'est pas la même non plus pour tous ; elle est plus favorable aux uns, plus sévère et dure pour les autres. De là une échelle infinie de degrés dans les souffrances psychiques des hommes. Ce qui sera pour l'un une cause de souffrance pourra ne pas l'être pour moi ; ce que l'un supportera aisément me semblera intolérable ; ce qu'un tel appellera un bien, je le proclamerai un mal et vice-versa. On pourrait citer à l'appui des exemples nombreux ; un seul suffira. L'ignorant dont le savoir se borne à quelques connaissances élémentaires se con-

tente facilement de ce minimum et n'aspire pas à autre chose ; l'homme instruit, au contraire, à mesure qu'il poursuit ses études, voit s'éloigner de lui l'idéal de science auquel il tend et qu'il voudrait atteindre ; il en résulte une souffrance qui sera pour lui d'autant plus intense que son désir de savoir sera plus grand. Au point de vue moral, on peut encore faire la même constatation. Plus le degré de développement moral d'un homme est élevé, plus sa conscience est affinée et plus elle lui parle clairement ; en un mot plus il approche du but, plus aussi son état d'imperfection lui apparaît avec évidence et le fait souffrir. L'apôtre Paul, certainement le plus juste parmi les disciples du Juste parfait, ne s'est-il pas appelé lui-même « le premier des pécheurs ? » Nous sommes ainsi faits que plus nous avons, plus nous désirons avoir ; plus nous possédons d'avantages matériels et intellectuels, plus nous sentons amèrement ce qui nous manque ; plus nous sommes privilégiés, plus nous nous plaignons de ne pas l'être.

Tout peut nous devenir une cause de souffrance psychique, même les choses les meilleures et les plus légitimes, lorsque nous en abusons ou que, subitement, elles viennent à nous faire défaut. Le présent, le passé, l'avenir nous sont une source intarissable de souffrances : souvenir d'épreuves anciennes, de deuils inattendus, de fautes graves ; maladies, déceptions, désillusions, constatation de notre faiblesse, de notre misère matérielle et morale ; soucis, enfin, inquiétudes, appréhensions bien légitimes pour nous et pour les nôtres. Dresser la liste de toutes les souffrances psychiques auxquelles un homme est exposé pendant sa courte vie sur la terre est chose impossible. La somme des souffrances humaines est infiniment plus grande que la somme des joies que la créature peut éprouver ici-bas. Le bilan de chacune de nos journées et de chacune de nos vies peut, à ce point de vue, s'exprimer ainsi : quelques joies véritables... bien peu ; des souffrances, de la peine, des inquiétudes... beaucoup ! Il parlait par expérience et il disait vrai, le sage antique, lorsqu'il décrivait de la manière suivante la vie hu-

maine : « Tous les jours de l'homme ne sont que douleur et son partage n'est que chagrin ! » (Eccl. II, 23). Il avait raison encore Eliphaz de Théman lorsqu'il disait au pauvre Job accablé par la douleur : « L'homme est né pour souffrir, comme l'étincelle pour voler ! » (Job V, 7).

Nous avons nié que la souffrance physique fût, en elle-même et comme telle, la conséquence du péché de l'homme et nous avons, pour le prouver, établi son caractère de nécessité absolue dans le développement de la créature terrestre. Nous nous sommes basé, en outre, sur des expériences scientifiques certaines pour affirmer qu'elle existait sur la terre bien avant l'apparition de l'homme et, par conséquent, bien avant sa chute. Ceci est vrai aussi, dans une certaine mesure, de la souffrance psychique. Sans doute, le plus souvent, celle-ci est dans le monde la conséquence du péché et n'existerait pas si l'égoïsme ne régnait pas ici-bas, si les hommes ne se laissaient pas si facilement dominer par l'orgueil, la haine, l'amour immodéré du plaisir, la recherche passionnée de l'argent et des biens matériels. Le péché supprimé, ce serait la plus grande partie des causes de souffrance que nous rencontrons chaque jour sur notre route, les regrets, les remords, les désillusions, les divisions, les guerres, supprimées avec lui !

Nous nous refusons cependant à croire que, si le premier homme n'avait pas péché, il n'eût pas connu, ni lui, ni ses descendants, la souffrance psychique, qu'il n'eût jamais été triste, qu'il n'eût jamais pleuré. Appelé à souffrir dans son corps, il devait aussi apprendre à souffrir dans son âme. Appelé à s'élever peu à peu, intellectuellement et moralement, à se développer, à progresser, il ne pouvait le faire sans lutte, partant sans souffrance. La tentation elle-même, si nécessaire à son développement spirituel, dut être pour lui, avant même qu'il y succombât, une souffrance. Il souffrit dans son âme de sa propre souffrance corporelle et de celle des autres créatures. Il souffrit de ne pas savoir, de ne pas connaître les choses que son intelligence ne saisissait pas et de ne pas comprendre celles que sa raison ne pouvait accep-

ter. Il souffrit lorsque, pour la première fois, le spectacle de la mort se présenta à ses yeux, lorsque la séparation définitive d'avec ceux qu'il aimait ici-bas s'imposa un jour à lui et lui apparut dans toute son horreur.

Oui, il souffrit, il dut souffrir, parce que la souffrance psychique, comme la souffrance physique, est bonne, utile, *nécessaire* au développement normal de toute créature raisonnable. Si l'homme, dès ses premiers pas dans ce monde, n'avait pas souffert de son ignorance des mystères de la nature et de l'au-delà, il n'aurait pas cherché la vérité et n'aurait pas progressé dans sa connaissance ; s'il n'avait pas souffert de l'instabilité et de la fragilité des choses terrestres, des désillusions, des renoncements, des sacrifices qui, chaque jour, s'imposaient à lui, il se serait trop fortement affectionné aux choses qui sont en bas, il les aurait trop aimées et son attachement au monde aurait nui à sa communion avec Dieu ; s'il n'avait pas souffert de voir souffrir toutes les autres créatures autour de lui, il n'aurait pas connu la pitié, il n'aurait jamais savouré la joie intime que procure l'exercice de la charité. Comme précédemment, nous pourrions, ici encore, multiplier les exemples.

Inutile de dire après cela que nous ne pouvons considérer la souffrance psychique, pas plus que la souffrance corporelle, comme un mal. Elle a été, au contraire, dans le passé ; elle est encore actuellement l'agent le plus fécond du développement intellectuel et moral de l'humanité. Elle lui sera, dans l'avenir, jusqu'à son complet perfectionnement, une source de nombreux et inappréciables bienfaits !

* * *

Et maintenant quelles *conclusions pratiques* tirerons-nous de tout ce qui précède ? C'est l'Évangile qui nous donnera ces conclusions.

Le problème de la souffrance, avons-nous dit au début, n'est pas, à proprement parler, un problème religieux ; ce qui est profondément vrai, nous nous sommes efforcé de le montrer, lorsqu'on envisage la question au point de vue pu-

rement théorique. Mais si, d'autre part, la question est posée sur le terrain pratique, nous ne pensons pas, en notre qualité de chrétien, qu'elle puisse être résolue sans le secours de la révélation évangélique et en dehors d'elle ; ce qui revient à dire que le philosophe, le savant, l'homme de science peuvent fort bien répondre à la question : Qu'est-ce que la souffrance ? D'où vient-elle ? Quel est son rôle dans la vie des êtres ici-bas ?... tandis que le croyant seul peut donner une réponse satisfaisante à cette autre question : Quelle attitude nous convient-il d'avoir en présence de la souffrance ? Comment la supporterons-nous et qui nous en donnera la force ? Les livres du Nouveau Testament, tous écrits de circonstance, ont été adressés à des Eglises qui souffraient, par des hommes qui savaient par expérience ce que c'est que de souffrir. Si nous ne pouvions trouver dans ces livres une consolation, un soulagement vraiment efficaces dans nos souffrances, où donc les chercherions nous, qui serait capable de nous les offrir ?

Nous ne voulons pas répéter ici ce que nous avons dit déjà concernant le point de vue des auteurs du Nouveau Testament sur la souffrance. Nous nous bornerons, dans l'esprit de l'Évangile, à résumer en quelques propositions notre opinion sur la souffrance mise en rapport avec notre développement religieux.

1. Considérée au point de vue de son utilité pratique pour notre âme et ses rapports avec Dieu, la souffrance nous apparaît : a) comme un *avertissement*, un sérieux garde-à-vous qui nous est donné d'en haut et dont il faut que nous sachions tirer, pour notre vie au service de Dieu, le meilleur parti ; — b) comme une *épreuve* salutaire à laquelle il faut que, de temps à autre, notre foi soit soumise ; comme une occasion de prouver à Dieu la réalité de notre confiance en lui et de notre amour pour lui ; — c) comme une *école*, enfin, à laquelle il faut que nous allions apprendre chaque jour la patience, l'obéissance, la soumission à la volonté divine ; la compassion, d'autre part, la pitié, la miséricorde envers tous ceux qui nous entourent.

La souffrance nous avertit solennellement de la fragilité de notre vie terrestre, de notre grande faiblesse, du néant de toute confiance placée en nous-mêmes et dans les biens de ce monde. Elle est la voix de Dieu qui nous crie sans cesse : « L'homme est comme l'herbe et son éclat est comme celui de la fleur d'un champ !... » Elle nous préserve du mal en nous en faisant constater ici et là, en nous et chez les autres, les redoutables conséquences. « Prenez garde ! nous dit-elle. Soyez sobres et veillez ! Votre vie s'écoule, la mort approche... Préparez-vous, pendant qu'il en est temps encore, à la rencontre de votre Dieu ! » Nous faisons profession de croire en Dieu, de l'aimer, de vouloir le servir ; nous nous disons ses enfants et l'appelons notre Père ; ... la souffrance survient ; elle va être la pierre de touche à laquelle se reconnaîtront la véritable nature, la réalité, l'intensité, la vaillance de notre foi. Si la souffrance nous pousse au murmure, au doute, à la révolte contre Dieu, la profession de nos lèvres est vaine, notre piété est un mensonge ; si, au contraire, elle contribue à resserrer encore les liens qui nous unissent à notre Sauveur, si, à son contact, notre foi en lui grandit, nous montrerons que nous disons vrai lorsque nous prétendons lui appartenir ; éprouvés, nous serons bénis et pourrons être en bénédiction autour de nous. Enfin, notre âme n'est pas naturellement patiente, obéissante, soumise à la volonté divine ; compatissante, miséricordieuse aux autres. La souffrance doit faire notre éducation sous ce rapport. Jésus lui-même n'a-t-il pas dû « apprendre la patience par les choses qu'il a souffertes ? » Son âme s'est formée pour le service de Dieu et ouverte à l'amour des hommes au contact de la souffrance ; il doit en être de même de nous.

Au point de vue religieux, comme au point de vue matériel, intellectuel et moral, la souffrance est donc *un bien*, quelque soit l'aspect sous lequel on la considère. Oui, elle est toujours un bien et toujours pour le bien ; elle y travaille, elle y concourt, elle contribue à sa réalisation de plus en plus parfaite ici-bas. Même quand elle est la conséquence directe du péché, elle est encore bienfaisante, parce qu'elle oblige le

coupable à faire un sérieux retour sur lui-même ; parce que aussi elle montre à tous, à titre d'avertissement, ce à quoi ils s'exposent inévitablement en se livrant au péché.

2. Cette notion évangélique de l'utilité de la souffrance a prouvé sa profonde vérité par les beaux fruits qu'elle a portés dans l'Eglise au cours des siècles. C'est elle qui a inspiré les plus nobles dévouements au bien dont l'histoire nous ait conservé le souvenir, les plus héroïques sacrifices des martyrs de la foi. Elle a consolé déjà des milliers d'affligés et a été pour eux une source de bénédictions magnifiques. C'est elle qui a créé en quelque sorte la grande personnalité d'un saint Paul ; c'est elle qui, de ce persécuteur fanatique, a fait un apôtre de la Vérité, un témoin fidèle de Christ. La souffrance, comprise comme une dispensation miséricordieuse de Dieu, a été l'agent le plus efficace du rapide développement de l'Eglise chrétienne dans le monde. C'est dans la souffrance et dans les larmes, dans l'angoisse et l'humiliation, que l'Evangile a toujours fait ici-bas les progrès les plus réels. La semence de la Parole divine a germé et fructifié surtout dans les sillons arrosés par le sang des martyrs.

La souffrance peut donc être, à juste titre, classée parmi les *moyens de grâce* que le Seigneur, dans sa miséricorde, a mis à notre disposition ici-bas. Sachons l'apprécier et l'utiliser comme telle ! Sachons aussi la présenter sous cet aspect à ceux de nos frères qui sont appelés à souffrir autour de nous et attendent de notre part une consolation efficace ! N'allons pas leur dire : « Votre souffrance est la conséquence de votre péché ou la conséquence lointaine de la désobéissance du premier homme. Vous êtes donc frappé justement... Ne vous plaignez pas ; vous n'en avez pas le droit ! » Nous serions dans l'erreur des amis de Job... Proclamons, au contraire, chez tous les affligés que nous visitons, les bienfaits de la souffrance, la souffrance, dispensation bienveillante de Dieu, ce grand paradoxe évangélique, folie pour les incrédules, mais, pour ceux qui croient, puissance de salut et de vie !

Qu'il me soit permis de terminer cette étude par un sou-

venir personnel, par le témoignage d'une sœur qui fut couchée de longs mois sur un lit de souffrance et qui me disait un jour : « Comme l'apôtre, je me réjouis dans mes souffrances. Oui, par elles, Dieu m'a fait monter avec Christ sur la montagne de la transfiguration où j'ai contemplé sa gloire!... Je voudrais n'en pas redescendre! » Elle n'en est pas redescendue, en effet ; au contraire, quelque temps plus tard, elle est montée plus haut encore, jusqu'au royaume céleste où la souffrance n'est plus, où tout est, à jamais, paix et joie parfaites. Comme Jésus, elle a reçu la couronne de la vie après avoir vaillamment porté la couronne d'épines ; comme lui, elle a connu les chants après les larmes, le trône après la croix !

Nous disons bienheureux ceux qui souffrent ainsi patiemment, joyusement... Oui, bienheureux sont ceux qui pleurent, s'ils connaissent la vraie, la seule vraie consolation, celle de l'Évangile éternel !
